

LES ORIGINES DE LA LITTÉRATURE
VILLAGEOISE EN TURQUIE

PAR

PAUL DUMONT

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE

(ANNÉE 1978)

Société Asiatique
3, rue Mazarine, 75006 PARIS

Librairie Orientaliste Paul Geuthner
12, rue Vavin, 75006 PARIS

1978

LES ORIGINES DE LA LITTÉRATURE VILLAGEOISE EN TURQUIE

PAR

PAUL DUMONT

Cela fait plus d'un quart de siècle que le village anatolien est au centre des préoccupations de la littérature turque. Depuis le célèbre *Bizim Köy* (Notre village) de Mahmut Makal, des dizaines de romans, plusieurs centaines de nouvelles, d'innombrables reportages ont été consacrés à la description du sous-développement anatolien. Cette littérature pléthorique ne cesse de faire boule de neige. Aujourd'hui, il n'y a pratiquement aucun écrivain turc qui n'ait, à un moment de sa carrière, commis une œuvre « villageoise ». Nous serions tentés de dire que la paysannerie est à la mode. Mais il ne s'agit pas d'une simple question d'entichement. Si le village se vend bien en librairie, c'est qu'il existe en Turquie un problème rural et que celui-ci, en dépit d'incessants efforts, n'a pu être résolu. On est en droit de penser que la littérature villageoise ne perdra de sa vitalité que le jour où le sous-développement anatolien sera définitivement circonscrit.

Comment s'est constituée, au sein des lettres turques contemporaines, cette obsession du village? Telle est la question à laquelle nous nous efforcerons de répondre dans les pages qui suivent. Pour beaucoup de spécialistes de la littérature turque, l'histoire du courant villageois ne commence qu'en 1950, avec le *Bizim Köy* de Mahmut Makal. Nous essayerons de montrer dans cet article que l'avant-*Bizim Köy* n'est nullement négligeable et que la littérature turque fut porteuse d'une potentialité villageoise dès la fin du XIX^e siècle. Dans un premier temps, nous nous pencherons sur l'apport des générations pré-républicaines. Nous nous tournerons ensuite vers l'œuvre de deux écrivains majeurs des années trente, Yakup Kadri

et Sabahattin Ali. Dans la troisième partie de notre étude, nous tenterons de définir les principaux caractères de la littérature villageoise au lendemain de la révolution kémaliste.

* * *

I. — LES ORIGINES

Publiés vers 1870, les premiers romans turcs de facture occidentale sont très influencés par le romantisme. L'apport du réalisme transparaît toutefois chez des écrivains comme Ahmet Mithat, Emin Nihat ou Şemsettin Sami, qui soignent les descriptions — rendues plus savoureuses encore par l'emploi de la langue populaire — et choisissent leurs personnages dans toutes les couches de la société. Les frères Goncourt, Maupassant, Zola, traduits à partir de 1880, familiarisent la génération suivante avec le réalisme et le naturalisme. Cependant, à l'exception peut-être de Halit Ziya, qui tente dans ses nouvelles d'approcher les couches populaires, les écrivains de cette époque semblent surtout préoccupés de « faire de la littérature ».

Ce n'est qu'au tournant du siècle qu'on lira dans *Servet-i Fünun* ces lignes de Mehmet Rauf : « Nous devons rejeter l'art pour l'art. En Europe, la littérature a pris figure de science et collabore avec les hommes de science; elle combat pour améliorer le sort des hommes »¹. Mais si la littérature se tourne progressivement vers le peuple, elle ne s'intéresse encore, à cette époque, qu'à la société de la capitale². De l'Anatolie, pas un mot, ou presque.

Cela ne veut pas dire, pour autant, que les élites citadines négligent totalement les problèmes ruraux. Dès 1872, Namık Kemal était intervenu dans *İbret* en faveur des masses anatoliennes. Dans les années

¹ *Servet-i Fünun*, 1899, vol. XVIII, n° 445, cité par C. Kudret, *Türk Edebiyatında Hikâye ve Roman*, I (Le roman et la nouvelle dans la littérature turque, I), Istanbul, 1965, p. 203.

² Cf. en particulier les feuilletons de Hüseyin Rahmi Gürpınar parus dans *İkdam* à partir de 1894. Pour un exposé d'ensemble sur l'évolution de la littérature ottomane à cette époque, on se reportera, p. ex., à l'ouvrage de C. Kudret, déjà cité, ou à la *Storia della letteratura turca*, Milan, 1956, d'A. Bombaci.

qui suivent, la presse turque de Constantinople consacre plusieurs articles à la misère paysanne. Par ailleurs, des hommes d'État comme Kâmil pacha et Sait pacha apparaissent très sincèrement préoccupés par la situation de l'agriculture ottomane. Kâmil pacha, par exemple, propose la création d'un Crédit Foncier, et Sait pacha accumule une importante documentation sur l'organisation et les techniques agricoles de divers pays³. Il arrive même à la Porte de prendre, de temps à autre, de timides mesures, créant des écoles d'agriculture, implantant ici ou là de nouvelles cultures, introduisant les techniques modernes sur les domaines impériaux, sortes de fermes modèles⁴.

Indéniablement, on assiste à une prise de conscience de l'intelligentsia ottomane. Celle-ci découvre par degrés la gravité du sous-développement anatolien. Mais dans le domaine littéraire, cette prise de conscience ne se manifesterait que tardivement et de façon isolée, avec *Karabibik*, un court récit de Nabizade Nazim publié en 1890.

* * *

Au moment où paraît *Karabibik*, la paysannerie d'Anatolie se trouve dans une conjoncture particulièrement angoissante. D'une part, le recrutement militaire, qui saigne à vif une population déjà affaiblie par de terribles famines. D'autre part, les impôts. Ceux-ci constituent une véritable calamité. Les paysans doivent payer non seulement l'*aşar* (dîme) sur les récoltes, mais encore une multitude de droits sur les biens immeubles et sur le bétail. Malgré les recommandations de l'assemblée parlementaire de 1877, le système de l'*aşar* n'avait pas été réformé et le prélèvement de l'impôt était toujours affermé aux notables. Le principe de l'affermage était, on s'en doute, à l'origine de multiples exactions sur le dos des villageois. Ces derniers se plaignaient, en particulier, d'avoir à laisser leurs récoltes sur l'aire de battage jusqu'à l'arrivée des employés du concessionnaire.

³ Voir à ce propos E. Z. Karal, *Osmanlı Tarihi*, vol. VIII, Ankara, 1962, pp. 445 et suiv.

⁴ Cf., par exemple, G. Tsalapos et P. Walter, *Rapport sur le domaine impérial de Tchoucour-Ova*, Paris, 1911-12.

Récoltes, au demeurant, d'une maigreur excessive, car l'agriculture anatolienne est en pleine arriération technique. Peu de charrues : l'araire (*kara saban*) règne. Presque pas de machines, sauf dans les domaines impériaux. Les engrais, y compris le fumier, ne sont pratiquement jamais utilisés. Sur des terres rendues encore plus étroites par la multiplication des jachères, les rendements sont misérables. En outre, d'après Sait pacha, la sélection des semences semble inconnue et les meilleures moissons contiennent vingt à quarante pour cent d'ivraie⁵ ; en conséquence de quoi, les blés anatoliens se bradent à Istanbul deux fois moins cher que les blés importés.

À cette insuffisance des techniques agricoles, il faut ajouter l'insuffisance des capitaux. Les paysans sont souvent obligés de s'endetter ; par exemple, à la suite d'une mauvaise récolte, ou pour acheter des bêtes de labour. L'usure, avec des taux d'intérêt de vingt à quarante pour cent en moyenne, représente un véritable fléau qui ravage l'Anatolie toute entière.

Abandonnée par les pouvoirs publics, la paysannerie turque s'en va à la dérive. Cette paysannerie, Nabizade Nazım⁶ l'évoque dans *Karabibik* en une quarantaine de pages qui représentent un véritable inventaire du sous-développement rural anatolien.

L'action se déroule dans la région d'Antalya. *Karabibik* est un paysan criblé de dettes. Cette année-là, il s'est vu obligé de vendre une parcelle à son voisin afin de payer son remplacement à l'armée. Pour payer ses dettes, devra-t-il vendre à un autre voisin les huit *dönüm*⁷ qui lui restent ? Et comment paiera-t-il à l'*imam* la paire

⁵ Cité par E. Z. Karal, *op. cit.*, p. 443.

⁶ Officier de carrière, Nabizade Nazım (1862-1893) fut un des principaux collaborateurs de la revue *Servet-i fânun* qui joua un rôle considérable dans la vie littéraire turque de la fin du XIX^e siècle. Il mourut à trente ans, terrassé par la tuberculose des os, laissant derrière lui un petit nombre de nouvelles et un roman posthume, *Zehra*. Sur la vie et l'œuvre de Nabizade Nazım, cf. C. Kudret, *Türk Edebiyatında Hikaye ve Roman* (La nouvelle et le roman dans la littérature turque), vol. I, 2^e éd., Istanbul, 1965, pp. 126-145 et les préfaces d'A. B. Serengil aux deux tomes de *Külliyat* (Œuvres) de N. Nazım, Ankara, 1960-61.

⁷ Les mesures turques varient d'une région à l'autre ; mais on admet généralement qu'un *dönüm* vaut dix ares. Depuis la proclamation de la République, c'est, bien entendu, le système métrique qui est officiellement en vigueur.

de bœufs qu'il avait coutume de lui louer pour ses labours? Karabibik songe à donner sa fille Huri à Ismail le rouquin, parent de l'imam, et à demander en échange le libre usage des bœufs. Mais voudra-t-il d'une paresseuse aux yeux chassieux, bancale, et au surplus vieille fille? Non. Pour les bœufs, Karabibik devra trouver de l'argent. Il passe d'abord chez l'épicier, Andréa, un Grec à qui il doit déjà une somme assez cossue, qui l'envoie promener. Il finira par arracher à un autre marchand l'argent dont il a besoin. Il peut enfin labourer sa terre et ne se prive pas de narguer ses voisins. Il est riche maintenant jusqu'au jour où il devra payer ses dettes. Les jeunes gens se mettent à tourner autour de Huri. Le neveu d'un de ses voisins poursuit la fille aux champs. Il feront une noce à tout rompre.

La nouvelle de Nabizade Nazım recoupe tout ce que nous savons de l'histoire de la paysannerie anatolienne à la fin du siècle dernier. L'accent est mis, notamment, sur la ponction militaire, sur l'usure, les maladies, la rapacité dans les rapports de voisinage, et d'une manière plus générale, sur la misère du monde rural.

L'usure constitue le thème principal de la nouvelle. Pour échapper à l'armée, Karabibik vend le quart de ses terres. Et pour labourer le peu qui lui reste, il lui faut emprunter de quoi acheter des bêtes; il doit de l'argent à tout le monde. A-t-il l'intention de rembourser? Pourrait-il le faire? Cela paraît peu probable. Nabizade Nazım décrit en fait un processus inéluctable d'asservissement, qui deviendra, au XX^e siècle, une des constantes fondamentales de la littérature du village. Le paysan débiteur, habituellement incapable de rembourser sa dette — ou ne pouvant rembourser que les intérêts — reste lié à vie à son bailleur de fonds: il lui cède d'abord ses bêtes, puis sa maison et ses terres qu'il continuera d'exploiter comme métayer.

Autre thème qu'on retrouvera constamment, par la suite, dans la littérature du village: la maladie. Karabibik a souffert tout l'hiver d'une douleur au côté gauche. Avec cette description clinique d'une déficience rénale, Nabizade Nazım inaugure le pitoyable recensement de la morbidité en milieu rural que des écrivains comme Yakup Kadri, Sabahattin Ali, Kemal Tahir, Mahmut Makal dresseront tout au long de notre siècle: syphilis, malaria, maladies mentales, infirmités et difformités diverses, maladies infantiles, etc.

Observateur attentif, l'auteur de *Karabibik* accumule les notations sur la vie quotidienne de la paysannerie. Il décrit avec soin la maison villageoise, les vêtements, l'alimentation, etc. Une des pages les plus pénibles de la nouvelle est celle où l'on nous montre la cahute de Karabibik. Quatre murs de boue éclairés par l'unique trou du foyer, envahis par une fumée suffocante. Sur le sol de terre battue, des loques de nattes décolorées; dans un coin, deux ou trois pots ébréchés, une ou deux cuillers en bois, des assiettes brisées; plus loin, des seaux de farine, une tôle à pain, une bouteille d'huile et diverses provisions; contre le mur, face au foyer, deux matelas de foin, et, pêle-mêle, les hardes de Karabibik et de sa fille Huri.

Ce tableau en couleurs sombres témoigne d'une misère profonde, sans rémission. Il fixe, une fois pour toutes, la toralité qui dominera la littérature villageoise: dénuement et détresse. Bien entendu, au fil des générations d'écrivains, la description s'affinera, se nuancera. Mais le sous-développement antolien restera identique à lui-même. À un demi-siècle de distance, c'est bien la même misère que nous retrouverons dans les témoignages d'écrivains comme Mahmut Makal, Yaşar Kemal ou Fakir Baykurt.

* * *

À la fin du XIX^e siècle, *Karabibik* apparaît, nous l'avons dit comme une œuvre isolée. Il faudra attendre la révolution jeune-turque de 1908 pour voir se multiplier les récits à thème villageois.

Désormais, nous entrons dans l'ère de la « littérature nationale » (*millî edebiyat*). À Salonique, des militants du comité « Union et Progrès », Ziya Gökalp en tête, lancent en 1911 la revue *Genç Kalemler* (Les jeunes écrivains) où s'élaborera la nouvelle doctrine littéraire. Ziya Gökalp⁸ y publie son fameux article sur la « vie

⁸ Ziya Gökalp (1876-1924) très lié aux milieux politiques, était membre du Comité central du parti Union et Progrès. Venu à Istanbul en 1912, il collabora activement à la rédaction de *Türk Yurdu*, donnant à cette revue de nombreux poèmes et articles, notamment la série intitulée « Türkleşmek, İslamlaşmak, Muasırlaşmak » (Turquisation, islamisation, modernisation). De 1915 à 1919, il occupa la chaire de sociologie à la Faculté des Lettres d'Istanbul et joua un rôle essentiel dans l'implantation de cette

nouvelle» où il expose les thèses des «turquistes»: supériorité raciale des Turcs, supériorité intellectuelle et culturelle. «La nouvelle civilisation», écrit-il, «c'est la civilisation turque»⁹. Ömer Seyfettin¹⁰, de son côté, y définit les objectifs de la «littérature nationale»: les écrivains devront se consacrer à l'étude des thèmes nationaux et recourir exclusivement au turc populaire. Lui-même donne l'exemple: dans les années difficiles où l'Empire ottoman subit défaite sur défaite, il publie des récits patriotiques qui exaltent la nation turque et dénoncent les atrocités commises par l'ennemi¹¹.

Parallèlement, des clubs «turquistes» naissent à Istanbul, sous l'impulsion d'hommes comme Yusuf Akçura¹², Ahmed Agaev¹³ et

discipline en Turquie. Interné à Malte en 1919, il revint en Turquie en 1921, pour y poursuivre, jusqu'à sa mort, un intense travail intellectuel. C'est dans cette période qu'il écrivit ses deux ouvrages les plus importants, *Türkçülügün esasları* (Les bases du turquisme), Ankara, 1923 et *Türk medeniyeti tarihi* (Histoire de la civilisation turque), publication posthume, Istanbul, 1925.

⁹ G. A. N. Göksel, *Ziya Gökalp*, Istanbul, 1968, p. 37.

¹⁰ Ömer Seyfettin (1884-1920) occupe une place de choix dans l'histoire de la littérature turque contemporaine. Il fut, en effet, le principal artisan de la «littérature nationale» mise en œuvre en Turquie après 1908. On lui doit une multitude de nouvelles sur des sujets très divers, et aussi quelques ébauches romanesques. Écrivain nationaliste, il fréquentait volontiers les Foyers turcs et les milieux unionistes. Mais après la défaite de 1918, il ne devait pas hésiter à ridiculiser ses anciens compagnons des *Türk Ocakları* (cf. son roman *Efruz Bey*) et à dénoncer, dans ses nouvelles, les malversations de la «clique» à la tête du parti Union et Progrès. Tahir Alangu lui a consacré une importante monographie, *Ömer Seyfettin. Ülkücü bir yazarın romanı* (Ömer Seyfettin. Le roman d'un écrivain idéaliste), Istanbul, 1968.

¹¹ Les œuvres complètes d'Ömer Seyfettin ont fait l'objet, il y a quelques années, d'une bonne réédition (Ömer Seyfettin, *Bütün Eserleri*, 8 vol., Ankara, 1970-1971).

¹² Yusuf Akçura était une des personnalités les plus en vue de l'émigration tatare en Turquie. Issu d'une famille de riches industriels de Simbirsk (l'actuel Ulanovsk) — où il était né en 1876 —, il avait fait de brillantes études, d'abord à Istanbul, puis à Paris. Il s'était intéressé à la politique très jeune: à vingt-trois ans à peine, il avait été impliqué dans un complot monté par de jeunes officiers contre le sultan 'Abd ul-Hamid II, et puni de la réclusion à vie en Tripolitaine. C'est à la suite d'une rocambolesque évasion qu'il s'était retrouvé, à Paris, sur les bancs de la Faculté de Droit et de l'École des Sciences politiques (1899-1903). Ici, il avait fortement subi l'influence des idées de Renan, de Barrès et de ses «maîtres», les historiens Albert Sorel et Émile Boutmy. Sa réputation de martyr de la cause jeune-turque lui avait en outre permis d'entrer en contact avec les dirigeants du comité Union et Progrès en exil, sans toutefois réussir à leur faire admettre ses conceptions nationalistes. Mais rentré à Kazan, en 1903, il avait publié l'année suivante son

le poète Mehmed Emin¹⁴. Le *Türk Derneği* (L'association turque) date de la fin de l'année 1908. Cette association sera remplacée en 1911 par *Türk Yurdu* (La patrie turque) et par toute une chaîne de « foyers turcs » (*Türk ocakları*). Ces clubs joueront un rôle considérable dans la diffusion de la « littérature nationale ».

Türk Yurdu, qui paraît à partir de 1911, publie non seulement d'innombrables articles relatifs au turquisme, mais encore des poèmes, des nouvelles, des essais littéraires. Mehmed Emin, avec des poèmes

Üç tarz-ı siyaset (Les trois systèmes politiques), qui critiquait les doctrines de l'ottomanisme et de l'islamisme et posait sans ambages les fondements du nationalisme turc. Ce texte, paru dans un journal du Caire, avait eu un retentissement considérable. Il avait largement contribué à faire connaître le nom de son auteur dans les sphères politiques. En 1908, condamné par la censure du tsar, il s'était réfugié en Turquie avec la ferme intention d'y continuer l'agitation panturquiste. Toutefois, les relations entre l'Empire russe et l'Empire ottoman étant, à l'époque, passablement tendues, il s'était tout naturellement orienté vers la création d'associations culturelles prétendument apolitiques — *Türk Derneği*, d'abord, puis *Türk Yurdu* et *Türk Ocakları* — à l'abri desquelles il pouvait poursuivre son activité sans risquer de compromettre les hommes au pouvoir.

¹³ Originaire de Choucha, en Azerbaïdjan, Ahmed Agaev (1865-1939) avait fait ses études à Bakou, Saint-Petersbourg et Paris. Durant son séjour à Paris (1888-1894), il avait subi l'influence de Renan et celle de ses maîtres à l'École pratique des Hautes études et à l'École des Langues orientales. Revenu dans le Caucase en 1894, il avait enseigné le français au lycée de Tiflis et collaboré au journal *Kafkas*. Par la suite, il avait occupé pendant un certain temps le poste de rédacteur en chef du journal *Kaspij* paraissant à Bakou. En 1904, il avait été, en compagnie d'Ali-Hüseynzade et Ali Merdan Topçibaşı, à l'origine de la publication de *Hayat*, un des premiers journaux en langue azérie. Après 1905, il devait également participer à l'*Irşad* et éditer le *Terakki*. En 1906, il avait été élu député à la Douma, mais les actions entreprises dans le cadre de son mandat lui avaient valu diverses tracasseries policières qui l'avaient contraint, fin 1908, à quitter le Caucase. Réfugié en Turquie, il devait jouer un rôle important au sein du mouvement turquiste. Après la guerre de 1914-1918, il fut interné à Malte. Libéré en 1921, il se rallia avec enthousiasme à la cause kémaliste, ce qui ne l'empêcha pas, en 1930, de figurer au nombre des fondateurs du Parti indépendant (Serbest fırka), point de jonction de tous les mécontents du régime.

¹⁴ Mehmed Emin Yurdakul (1869-1944) est surtout connu pour avoir introduit dans la poésie turque, dès la fin du XIX^e siècle, la langue et les rythmes populaires. Son premier recueil, *Türkçe şiirler* (Poèmes en langue turque), publié en 1898, marque une date importante dans l'histoire de la littérature turque. Poète nationaliste, très lié aux milieux politiques, Mehmed Emin fut un des collaborateurs les plus assidus de *Türk Yurdu* et donna à cette revue ses plus beaux poèmes, réunis par la suite dans *Türk Sızı* (Le «saz» turc). Les guerres balkaniques et la Première Guerre mondiale devaient sensiblement altérer son talent, en lui inspirant des morceaux « épiques » pleins d'emphase, dédiés à la gloire de la patrie et de l'armée.

« populistes » et paysans, Ali Canip¹⁵, avec une série d'articles sur les problèmes de la littérature nationale, Ömer Seyfettin, avec plusieurs récits consacrés à l'exaltation de la nation turque, apparaissent comme les principaux animateurs « littéraires » de cette revue.

L'objectif premier des *Türk ocakları* est d'« aller au peuple ». « Notre président », pouvait-on lire dans *Türk Yurdu*, « a vivement exhorté les jeunes du *Türk ocağı* à se rendre en Anatolie; à connaître l'Anatolie; à aimer l'Anatolie »¹⁶. Dès 1912, le mouvement *halka doğru* (vers le peuple) est lancé. En 1913-1914, il y aura même un hebdomadaire portant ce nom. Et *Türk Sözü* (La parole turque), qui lui fait suite en avril 1914, sous la direction d'Ömer Seyfettin, propose comme programme : « aller au peuple, travailler pour le peuple ».

Ces périodiques visent essentiellement à « intéresser les messieurs d'Istanbul à l'Anatolie ». Ils veulent être « une porte entre la jeunesse éveillée et instruite et le peuple encore endormi »¹⁷. Ils publient, dans cette perspective, une quantité d'écrits populistes, assez naïfs pour la plupart, mais qui représentent effectivement une porte ouverte sur le menu peuple des villes et des campagnes.

Pour se faire une idée de la production de ces revues turquistes, il faut lire les notes villageoises publiées en 1916 par un certain Hakkı bey¹⁸, député d'Isparta, sous le titre *Köyümden geliyorum* (je reviens de mon village)¹⁹. Ce qui frappe surtout dans ces notes, c'est la limpidité et la décontraction de la langue. Le texte est truffé d'expressions du parler villageois et d'images empruntées à l'usage

¹⁵ Ali Canip Yöntem (1887-1967) joua entre 1910 et 1920 un rôle certain dans la diffusion des nouvelles idées littéraires. Par la suite, il fit une carrière relativement modeste dans l'enseignement, laissant derrière lui un certain nombre de manuels scolaires, une anthologie de la littérature turque (1934) et une monographie sur Ömer Seyfettin (1943).

¹⁶ Cf. Ispartalı Hakkı, *Köyümden Geliyorum* (Je reviens de mon village), Ankara, 1971, p. 13.

¹⁷ *Ibid.*, loc. cit.

¹⁸ Ispartalı Hakkı (1869-1923) était un des fondateurs de l'Association turque (*Türk Derneği*). Il participa activement à la rénovation de la langue littéraire turque et publia de nombreux articles dans *Türk Yurdu* et dans d'autres revues turquistes.

¹⁹ Ce texte a été publié dans *Türk Yurdu*, vol. X, n° 4 à 10, 1916. Il a été réédité en 1971 par Ş. A. Kansu.

populaire. Que nous sommes loins de l'écriture gourmée des dignitaires ottomans!

Au hasard de ses promenades dans la campagne d'Isparta, Hakkı bey croque une multitude de scènes tirées de la vie rurale. Il s'intéresse au folklore, aux coutumes locales, mais aussi au contexte économique et social. Sa manière de procéder n'est pas sans faire penser à celle de Mahmut Makal : les observations s'accroissent par touches successives, comme au fil de la plume, dans un désordre qui n'est sans doute qu'une coquetterie d'écriture.

La paysannerie décrite dans *Köyümden geliyorum* apparaît en bien mauvaise posture : elle doit rembourser des dettes, payer des impôts, fournir des soldats, nourrir la ville et le pays. Nous sommes en pleine guerre : les hommes sont partis, les enfants et les vieillards sont à la charge des femmes. Les champs, les vignes n'ont rien donné, et il n'y aura pas de vendanges cette année. Les quelques paniers qui iront à la ville serviront à acheter « trente-cinq sous de sel ... soixante sous de tissu imprimé ... cinq sous de perles ... et cinq sous de pois chiches grillés »²⁰. Dans les villages, on ne trouve à manger que du millet; et dans les montagnes, on moud les glands de chêne pour en faire du pain. L'angoisse est omniprésente. Les villageois guettent les mauvais présages : « Non ... La cigogne n'a pas apporté d'épi de blé, mais un chiffon rouge ... Il y aura beaucoup de mariages ... Non, la guerre et beaucoup de sang versé ... Non, non, ... Ce n'était pas un chiffon rouge, mais une chaîne ... Il y aura beaucoup de fous ... Non, c'était un chiffon blanc ... Ce sera une année à suaires ... Il y aura beaucoup de malades et de morts »²¹.

Nous retrouvons, somme toute dans l'œuvre de Hakkı bey l'ambiance de *Karabibik*, cet intense désespoir qui constituera par la suite un des traits les plus caractéristiques de la littérature villageoise. Chose curieuse, si nous nous tournons du côté des « grands » écrivains des années 1910, Ömer Seyfettin et Refik Halit²², l'atmosphère apparaît nettement moins accablante.

²⁰ Ispartalı Hakkı, *op. cit.*, p. 24.

²¹ Ispartalı Hakkı, *op. cit.*, p. 52.

²² Refik Halid Karay (1888-1965) était un des plus célèbres humoristes de la période pré-républicaine. Après l'attentat de 1913 qui coûta la vie à Mahmud Şevket

Dans ses récits « villageois », dont plusieurs sont consacrés à la paysannerie émigrée de Roumélie, Ömer Seyfettin manie volontiers l'humour et témoigne d'un goût évident pour la « couleur locale ». Il lui arrive certes de tremper sa plume dans l'acide — lorsqu'il s'agit de dénoncer la rapacité des hommes, leur intolérance, leur vénalité — mais il manifeste une nette préférence pour les tonalités souriantes, l'anecdote plaisante. De la part d'un écrivain par ailleurs, obsédé par les atrocités de la guerre, cela a de quoi surprendre. Mais l'optimisme villageois d'Ömer Seyfettin s'explique sans doute par le fait qu'il considérait l'univers rural comme une sorte de « paradis perdu », source de la sagesse populaire, d'où sourdrait tôt ou tard la régénération de la nation turque.

C'est à ce même optimisme que nous nous heurtons dans les *Memleket Hikâyeleri* (Histoires du pays)²³ de Refik Halid. Exilé entre 1913 et 1918 en Anatolie, l'auteur semble avoir conservé de son séjour provincial un souvenir idyllique. Les campagnes anatoliennes qu'il décrit semblent un pays de cocagne, où il fait bon vivre. « Après la moisson », lit-on dans une de ses nouvelles²⁴, « chacun ayant empli son grenier, bourré sa cave de viandes salées, sa cour de bois, va rejoindre ses compagnons au café pour bavarder, insoucieux de l'hiver ... ». Une telle insouciance, une telle abondance, dans un pays qui n'a cessé de guerroyer depuis 1912, sont évidemment, invraisemblables. À l'occasion, cependant, la palette de Refik Halid s'obscurcit. *Yatık Emine* (Emine couche-toi là) par exemple, qui conte le sort tragique d'une femme de mauvaise vie, est un récit excessivement sombre. L'univers anatolien y apparaît triste, étriqué, glacial. On songe inéluctablement aux nouvelles de Sabahattin Ali, le plus sinistre des écrivains de la période post-républicaine.

pacha, il fut envoyé en exil. Jusqu'en 1918, il vécut loin de la capitale, à Sinop, Çorum, Ankara, Bilecik. C'est de ces années que date son œuvre la plus connue, les *Memleket Hikâyeleri* (Histoires du Pays). En 1918, il put revenir à Istanbul grâce à la protection de Ziya Gökalp. Mais il devra quitter le pays dès 1922 pour avoir écrit des articles anti-kémalistes. Il vivra en exil jusqu'en 1938. Cf. à son sujet C. Kudret, *op. cit.*, vol. II, pp. 162-190.

²³ Les *Memleket Hikâyeleri*, rédigés entre 1909 et 1919, furent publiés sous forme de recueil en 1919. Ce livre fut plusieurs fois réédité avec un certain nombre d'ajouts postérieurs à 1919.

²⁴ « Yatık » (Le dormant), *Memleket Hikâyeleri*, Istanbul, éd. 1964, p. 86.

En contrepoint à l'alacrité d'Ömer Seyfettin et de Refik Halid, nous devons mentionner le livre d'Ebubekir Hazım Tepeyran²⁵, *Küçük paşa* (Le petit pacha), paru en 1910. Ce roman, qui se situe par son écriture en marge de la « littérature nationale », semble avoir été conçu comme une sorte de « documentaire » sur la paysannerie de l'époque d'Abd-ul-Hamid. L'auteur y dénonce les abus et l'incurie de la bureaucratie hamidienne, met en cause le pouvoir central et, dans des pages d'un réalisme insoutenable, souligne l'horreur de la misère rurale. De nombreuses digressions sont consacrées à la médiocrité du réseau routier, aux insuffisances du système scolaire, aux déboisements abusifs, etc. Passé totalement inaperçu à l'époque de sa publication, *Küçük Paşa* n'a exercé, on doit le reconnaître, aucune influence sur la vie littéraire des années 1910. Avec le recul du temps, cette œuvre, qui n'est certes pas un chef-d'œuvre, apparaît néanmoins comme un des témoignages les plus significatifs de son temps.

II. — LA LITTÉRATURE VILLAGEOISE AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION KÉMALISTE

Si le bilan de la littérature villageoise apparaît vers 1920 relativement modeste, en dépit de l'ardeur des militants turquistes, c'est que l'Empire ottoman était depuis 1912 à nouveau assailli par la guerre et que les préoccupations sociales se trouvaient, par là même, repoussées au second plan. Conviés dès le début des hostilités à collaborer à la propagande militariste, les hommes de lettres n'étaient pas restés sourds à cet appel. Pendant toute la première guerre mondiale, et jusqu'à la fin de la lutte pour l'Indépendance, ils ne cesseront de s'employer à « remonter le moral » de la nation. Dans une telle conjoncture, le misérabilisme villageois n'est bien entendu plus de mise. Quel est celui qui osera dire, alors que le pays est en pleine guerre, que le paysan turc ne veut plus combattre; qu'il

²⁵ Ebubekir Hazım Tepeyran (1864-1947) était un haut fonctionnaire de l'administration hamidienne. Après 1908, il poursuivit une brillante carrière et fut chargé du gouvernement de plusieurs provinces importantes. En 1920, il sera condamné à mort pour avoir aidé les kémalistes. Gracié, il passera en Anatolie et entrera au service du gouvernement d'Ankara. Voir à son propos C. Kudret, *op. cit.*, vol. I, pp. 332-344.

veut manger à sa faim; qu'il veut retourner à ses terres? Quel est celui qui osera saper la combativité du peuple? Les nécessités de la guerre font incontestablement obstacle à l'essor de la littérature villageoise.

À l'orée de l'ère républicaine, nous ne recensons qu'une seule œuvre marquante : *Çalikuşu* (La mésange) de Reşat Nuri²⁶. Ce roman sentimental, paru en feuilleton dans le journal *Vakit* en 1922, deviendra par la suite un véritable best-seller. Il ne s'agit pas à proprement dire d'un roman « rural », mais un des épisodes du livre a pour cadre un village de la région de Brousse. L'héroïne, l'institutrice Feride, s'efforcera d'alphabétiser les jeunes paysans et tentera de tirer le village de l'obscurantisme. Ce qu'il y a d'intéressant dans le récit de Reşat Nuri, c'est que, pour la première fois dans l'histoire de la littérature villageoise, nous nous trouvons en présence d'un héros « positif », et qui plus est anticlérical. *Çalikuşu* n'est pas, comme *Karabibik* ou *Küçük Paşa* un simple catalogue des calamités rurales. Par le biais du personnage de Feride, il propose une issue au sous-développement : la prise en main du sort des masses anatoliennes par les élites progressistes. La jeune institutrice fait partie de ces gens « éclairés » (*aydın*) mis en demeure, tout au long des années 1910 « d'aller au peuple, de travailler pour le peuple ». Le roman de Reşat Nuri apparaît en quelque sorte comme une œuvre charnière. Aboutissement du mouvement *halka doğru* des années 1910, il préfigure par ailleurs les multiples romans d'instituteurs ruraux qui seront « à la mode » dans les années cinquante.

* * *

Après la proclamation de la République, nous voyons se développer chez les intellectuels turcs, dans la foulée des grandes réformes kémalistes, un intérêt de plus en plus massif pour les questions rurales.

²⁶ Comme beaucoup d'autres hommes de lettres turcs, Reşad Nuri Güntekin (1889?-1965) poursuit parallèlement une carrière d'écrivain et une carrière d'enseignant. Il se spécialisa dans le roman « populaire » et la plupart de ses œuvres furent d'énormes succès de librairie. Son œuvre la plus célèbre, *Çalikuşu* (La mésange), fut rééditée une quinzaine de fois en un demi-siècle.

Toutefois, pendant quelque temps, les œuvres d'inspiration rurale continueront d'être assez peu nombreuses. Pour la fin des années vingt, nous ne pouvons mentionner qu'un seul nom illustre, celui de Memduh Şevket Esendal²⁷, dont les récits constituent, il est vrai, un des sommets de la littérature turque contemporaine.

Le véritable démarrage du courant villageois ne se produira que vers 1930. À cette époque, les effets de la grande dépression de 1929 commençaient à se faire durement sentir dans les campagnes anatoliennes²⁸. Au centre de la tourmente économique, le paysan turc apparaissait tragiquement démuné. Il fallait à tout prix l'aider à sortir du gouffre. De là, sans nul doute, cette soudaine prolifération d'écrits villageois. Par leurs écrits, les hommes de lettres entendaient participer au sauvetage du monde rural. Désormais, la part de la littérature villageoise au sein des lettres turques ne fera que s'accroître au fil des ans.

En 1930, le périodique *Resimli Ay* publie un texte qui fait scandale : *Köyümde neler gördüm* (Ce que j'ai vu dans mon village). L'auteur, un instituteur rural nommé Emin Türk décrit la vie rurale en termes d'un pessimisme si exacerbé que la censure de l'époque estime devoir sévir. L'infortuné instituteur, soupçonné de menées subversives, est traduit devant les tribunaux et condamné à une légère peine de prison²⁹. Deux ans après, en 1932, Yakup Kadri, un éminent représentant du parti républicain, publie *Yaban* (L'étranger), le premier grand roman paysan turc. C'est vers la même époque que Sabahattin Ali écrit ses premières nouvelles villageoises. Parallèlement, on voit

²⁷ Memduh Şevket Esendal (1883-1952) n'est pas un écrivain « professionnel ». Lié au parti républicain, il est surtout connu pour ses activités politiques. Chose curieuse, cet « amateur » dont l'œuvre est relativement peu importante apparaît néanmoins comme un des prosateurs les plus accomplis de la période républicaine.

²⁸ Sur la crise de l'agriculture au début des années trente, voir par exemple les chapitres consacrés à cette question par Z.Y. Hershlag, *Turkey. The challenge of growth*, Leiden, 1968.

²⁹ Cf. Sabiha Sertel, *Roman Gibi* (Comme un roman), Istanbul, 1969, pp. 150-151, et Mahmut Makal, *Zulum Makinesi* (La machine à torturer), Istanbul, 1969, p. 15. Le procureur avait requis à l'encontre d'Emin Türk une très lourde peine. Mais les juges retinrent le témoignage des paysans qui étaient venus à la barre défendre leur instituteur en confirmant la véracité de sa description du village.

se rassembler autour du journal *Vakit* toute une équipe de jeunes écrivains qui s'efforcent de donner à leurs récits villageois une tournure didactique. L'animateur du groupe, Sadri Ertem³⁰, est un écrivain médiocre, mais Kenan Hulusi Koray³¹, Bekir Sıtkı Kunt³² et quelques autres témoignent d'un certain talent.

Cette expansion de la littérature villageoise se manifeste également, et peut-être surtout, dans le cadre des nombreuses revues publiées, à travers tout le pays, par les *Maisons du Peuple*³³. Ces organes du parti républicain accordent aux questions rurales une place de premier plan. On y trouve une multitude d'articles concernant le folklore, la sociologie, l'économie des campagnes anatoliennes³⁴. La littérature

³⁰ La production littéraire de Sadri Ertem (1900-1943) est conservée pour l'essentiel dans les collections de divers journaux (*Vakit*, *Resimli Ay*, etc.). On lui doit surtout des nouvelles, mais aussi quelques romans. Il a publié également des études sociologiques et économiques, des récits de voyage, des essais, etc. Cf. la notice qui lui a été consacrée par T. Alangu dans *Cumhuriyetten sonra hikâye ve roman* (Le roman et la nouvelle depuis la proclamation de la République), vol. I, Istanbul, 1959, pp. 61-92.

³¹ Kenan Hulusi Koray (1906-1943) fut un des sept fondateurs de la revue littéraire *Yedi Meşale* (Les sept torches). Dans les dernières années de sa vie, cet écrivain au tempérament poétiques subit très fortement l'influence de Sadri Ertem et s'orienta vers une littérature réaliste et didactique. Il mourut sans avoir donné, semble-t-il, la pleine mesure de son talent. Cf. la notice qui lui a été consacrée par T. Alangu, *op. cit.*, vol. I, pp. 223-238.

³² Magistrat et homme politique, Bekir Sıtkı Kunt (1905-1959) a publié cinq recueils de nouvelles qui témoignent d'une indéniable sensibilité littéraire. On trouvera une notice sur cet écrivain dans l'ouvrage de T. Alangu, *op. cit.*, vol. I, pp. 271-290.

³³ İsmet İnönü a défini les *Maisons du Peuple* comme des « locaux où les citoyens peuvent se réunir sans tracas pour discuter des affaires nationales, en particulier des affaires ayant trait à la culture ». En 1932, les *Maisons du Peuple* étaient au nombre de trente-deux. En 1950, on recensera 478 « maisons » et 4322 « foyers » plus modestes. Ces clubs s'adressent essentiellement, à en croire leurs statuts, « aux fonctionnaires, à l'ensemble de la classe intellectuelle, à tous ceux qui souhaitent leur promotion sociale », auxquels ils offrent neuf sections : philologie, bibliothèque et édition, sociologie rurale, histoire, muséologie. Sous l'impulsion du gouvernement, plusieurs *Maisons* développèrent leur section des affaires rurales et les chargèrent de tâches complexes impliquant la collaboration bénévole d'un nombre important de citoyens. La section d'Ankara, par exemple, organisa au début de l'année 1935 six équipes chargées respectivement des affaires judiciaires, du développement rural, de l'assistance médicale, de l'instruction, de la coopération et des techniques agricoles.

³⁴ Parmi les meilleures revues publiées par les *Maisons du Peuple*, nous devons mentionner l'*Ün* d'Isparta, l'*İçel* de Mersin, le *Çorumlu* du Çorum, et surtout l'*Ülkü* d'Ankara et le *Yeni Türk* d'Istanbul.

est elle aussi fort bien représentée. En 1932, *Ülkü*, la revue de la Maison du Peuple d'Ankara a proclamé la nécessité d'une mobilisation générale des hommes de lettres dans la lutte contre le sous-développement rural. Le résultat de cette « mobilisation » fut spectaculaire : on assiste dans certains périodiques populistes à une véritable avalanche de récits villageois, de poèmes, d'écrits de toutes sortes. Ces œuvres peuvent évidemment, parfois, laisser à désirer sur le plan littéraire, mais elles n'en représentent pas moins les fruits d'une incontestable bonne intention.

* * *

Lorsqu'on jette un regard d'ensemble sur la littérature villageoise des années trente, on est tenté de distinguer au sein de ce courant en formation deux grandes orientations politiques. Nous avons tout d'abord une grande majorité d'écrits qui s'inspirent du populisme kémaliste. En face, nous avons quelques œuvres qui donnent de la société anatolienne une image nettement plus subversive ; leurs auteurs furent taxés, en leur temps, de communisme. Dans les pages qui suivent, nous illustrerons ces orientations divergentes par deux exemples précis. Nous envisagerons d'abord le cas de Yakup Kadri, qui personnifie le type de l'écrivain « orthodoxe ». Nous nous pencherons ensuite sur Sabahattin Ali, qui fait indiscutablement figure d'hérétique. L'un et l'autre, il faut le souligner, ont joué dans les années trente un rôle primordial dans l'élaboration de la littérature villageoise.

* * *

Yakup Kadri (1889-1974) descend d'une importante famille patriecienne d'Anatolie, les Karaosmanoğlu. Il se rallia au mouvement kémaliste dès 1920, et fut en 1921, un des premiers intellectuels turcs à rejoindre Mustafa Kemal à Ankara. À partir de cette date, parallèlement à sa carrière d'écrivain, nous le voyons poursuivre une importante carrière politique. Il siège sans discontinuer à l'Assemblée Nationale de 1923 à 1934. Par la suite, il représentera son pays à

Prague, La Haye, Téhéran, Berne, etc. Ce kémaliste inconditionnel demeurera toute sa vie un fervent serviteur du régime républicain³⁵.

L'adhésion totale aux idéaux de la Turquie nouvelle caractérise non seulement la vie publique de Yakup Kadri mais aussi sa production littéraire. *Yaban* (L'étranger) notamment, la seule de ses œuvres qui nous intéresse ici, est, nous le verrons, une œuvre typiquement kémaliste.

Dans ce roman publié en 1932 et qui eut aussitôt un retentissement considérable, Yakup Kadri raconte l'histoire d'un officier invalide, un certain Ahmed Celal, qui a quitté Istanbul occupée par l'ennemi et s'est réfugié dans un village de la steppe anatolienne. Nous sommes en pleine guerre d'Indépendance. Ahmed Celal, qui semble être le seul partisan de Kemal dans tout le village, suit fébrilement le déroulement des événements. Les combats, du reste, ont lieu assez près du village : on entend au loin le canon tonner et des bandes de soldats — parfois des Turcs, d'autres fois des Grecs — traversent sans cesse le pays.

Le livre de Yakup Kadri aborde trois grands sujets : un certain nombre de notations concernent l'attitude des paysans vis-à-vis de la guerre ; parallèlement, nous trouvons une description de la vie rurale ; enfin, tout au long du roman, l'auteur s'en prend aux élites urbaines qu'il considère comme responsables du sous-développement anatolien.

Le tableau que brosse Yakup Kadri de l'univers villageois est excessivement sombre. Les paysans de *Yaban* croupissent dans la saleté et l'ignorance, ils sont rongés par toutes sortes de maladies et de difformités physiques, leur vie mentale est gouvernée par de multiples superstitions. Chemin faisant, Yakup Kadri dénonce la rapacité des « koulaks » qui dépouillent leurs voisins, met en cause le pouvoir spirituel de l'imam et du cheikh, s'attaque au maire du village qui ne songe qu'à s'enrichir aux dépens de ses administrés. La situation semble désespérée. Le héros, Ahmed Celal, assiste impuissant à la décomposition de la communauté rurale. L'agha et

³⁵ Pour un aperçu d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Yakup Kadri, nous renvoyons à l'ouvrage de Niyazi Akı, *Yakup Kadri Karaosmanoğlu*, Istanbul, 1960.

le *cheikh* exploitent les villageois, le maire les trahit et se met au service de l'armée ennemie, livrant le village au pillage; les paysans, indifférents et défaitistes, refusent de se battre dans l'armée de Kemal.

Pourtant, malgré toute cette accumulation de teintes sombres, *Yaban* est un roman optimiste. À plusieurs reprises, en effet, on entend du côté d'Ankara le canon tonner. La révolution kémaliste abolira les séquelles du passé et réformera les campagnes anatoliennes. À la fin du roman, l'amour qui unit le héros à une paysanne illustre — symboliquement — un des thèmes les plus caractéristiques du populisme : celui de la «réconciliation» des diverses couches sociales en vue de la reconstruction du pays. C'est vers cette «réconciliation» que tend tout le livre :

« Réussirai-je un jour », s'écrie le héros, « à leur prouver que je ne suis pas un étranger? Que c'est leur sang qui coule dans mes veines? Que nous parlons la même langue? Que, tous ensemble, nous avons suivi les mêmes pistes au cours de notre histoire? Réussirai-je à leur prouver que nous obéissons à un même Dieu? Et que le même destin politique nous unit, et que nous formons une seule famille, frères, fils, pères, mères, dans la société? »³⁶

La réponse à cette série d'interrogations s'impose d'elle-même. Le jour est proche où, dans la perspective du populisme républicain, élites dirigeantes et masses populaires marcheront la main dans la main. Durant des siècles, la paysannerie a été abandonnée à son propre sort, mais les choses ne vont pas tarder à changer. Les « cadres » kémalistes aideront les villageois à sortir de l'obscurantisme, à se débarrasser des parasites (les *cheikh*, les *agha*, les exploités de toutes sortes) et à s'acheminer vers le progrès économique et social.

* * *

Face à Yakup Kadri, supporter enthousiaste des réformes kémalistes, Sabahattin Ali (1907-1948) apparaît, nous l'avons dit, comme le type même de l'écrivain « subversif ». Ce modeste enseignant fut

³⁶ *Yaban*, 7^e éd., Istanbul, 1965, p. 31.

condamné plusieurs fois à des peines de prison³⁷ pour « propos injurieux à l'égard des dirigeants du régime ». Dans les années quarante, il sera une des principales victimes de la « chasse aux sorcières ». Accusé de propagande communiste par la droite pantouraniste, il devra quitter l'enseignement lors de la grande purge de 1945³⁸.

On ne peut guère parler de Sabahattin Ali sans évoquer les circonstances tragiques de sa mort. Fin 1947, l'écrivain, qui dirigeait à l'époque un journal satirique d'opposition, avait été condamné à trois mois de détention en raison de son activité de polémiste. À sa sortie de prison, profondément déprimé, il cherchera à quitter son pays. En mars 1948, nous voyons cet ancien professeur d'allemand s'accoutter d'une tenue de camionneur et s'initier au métier de transporteur routier. Il espère sans doute échapper de la sorte à la surveillance de la police et parvenir sans encombre jusqu'à la frontière. Mais le 2 avril 1948, alors que tout semble prêt pour une « évasion » pleinement réussie, il sera assassiné par son passeur dans les environs de Kırklareli, une ville située à une quarantaine de kilomètres de la frontière bulgare³⁹.

Sabahattin Ali, qui a consacré de nombreuses nouvelles⁴⁰ aux problèmes de la vie rurale, a rencontré la plupart de ses héros en

³⁷ En 1931, Sabahattin Ali fut dénoncé par ses élèves et passa quelques mois en prison, mais son procès se solda par un non-lieu. En 1932, un de ses adversaires l'accusa d'avoir, au cours d'une réunion privée, récité un poème hostile aux dirigeants du parti républicain. Il fut condamné à un an de prison ferme. Après une dizaine d'années d'accalmie, il apparaîtra à nouveau comme une des principales cibles de la droite. La violente campagne de presse que celle-ci engagera contre lui à partir de 1944 se soldera en 1948 par une nouvelle peine de prison.

³⁸ On trouvera une brève notice sur la vie et l'œuvre de Sabahattin Ali dans mon introduction à la traduction française de son roman, *Yousouf le taciturne*, Paris : Presses Orientalistes de France, 1977. Voir également, pour une approche plus approfondie, l'introduction de Tahir Alangu aux « œuvres complètes » de l'écrivain (éd. Varlık, Istanbul, 1965-1966).

³⁹ Pour un récit détaillé des circonstances de la mort de Sabahattin Ali, cf. K. Sülker, *Sabahattin Ali dosyası* (Le dossier Sabahattin Ali), Istanbul, 1968.

⁴⁰ Au lendemain de sa mort, Sabahattin Ali fut pendant quelque temps « oublié ». Mais la conjoncture politique ayant changé, il fut redécouvert dès les années soixante, et une première édition de ses « œuvres complètes » parut en 1965-1966 (Istanbul, éd. Varlık, 1965-1966). Une seconde édition fut entreprise à partir de 1972 (éd. Bilgi, Ankara). Il existe également une édition publiée en Bulgarie en langue turque (éd. Narodna Prosveta, Sofia, 1968).

prison. Des assassins, des voleurs, des réfractaires à l'impôt, etc. Cela confère à son œuvre une tonalité particulièrement dramatique.

Sa vision de la société anatolienne est, comme celle de Yakup Kadri, extrêmement pessimiste. La paysannerie qu'il décrit est une paysannerie en pleine décrépitude, livrée à la misère, aux maladies, à l'analphabétisme, à la violence. Mais chez Yakup Kadri, nous l'avons vu, le roman débouchait sur une lueur d'espoir. Avec Sabahattin Ali, il en va tout autrement. Nul canon kémaliste ne vient tonner à l'horizon. Pas la moindre ouverture sur une perspective de réconciliation nationale. Les «cadres» républicains sont au contraire présentés bien souvent, comme les antagonistes du menu peuple: les bureaucrates, de connivence avec les notables, n'assurent ni l'ordre, ni la justice⁴¹; les médecins refusent de soigner les villageois désargentés⁴²; les gendarmes sont là non pour protéger les paysans mais pour les accabler de toutes sortes de sévices⁴³; etc.

À l'espoir réformiste de Yakup Kadri, Sabahattin Ali oppose une analyse entièrement négative qui implique, bien entendu, une mise en cause radicale des structures sociales existantes. Pour lui, les couches dirigeantes sont tout bonnement des couches parasites. Dans une de ses nouvelles, il s'en prend notamment aux «messieurs honorables» du mouvement populiste qui proclament que «le paysan est le véritable maître et seigneur de la Turquie» mais ne font rien pour remédier à l'injustice sociale⁴⁴. Vers la fin de sa vie, il ira jusqu'à dénoncer, dans un récit allégorique intitulé *Sırça köşk* (La villa de cristal), la malfaisance de l'ensemble de l'appareil étatique.

Une parabole de 1946 — *Koyun masalı* (Une histoire de moutons) — nous éclaire sur le type de société que souhaitait Sabahattin Ali. Dans cette nouvelle, il raconte la révolte d'un troupeau contre le

⁴¹ Pour un développement de ce thème, voir en particulier le roman *Kuyucaklı Yusuf* (Yousouf de Kouyoudjak), Istanbul, 1937.

⁴² Sabahattin Ali s'est maintes fois attaqué, dans ses nouvelles, aux médecins. Voir notamment *Sulfata* (Les sulfates), 1942 et *Cankurtaran*, 1947, deux récits particulièrement agressifs à l'égard du corps médical.

⁴³ Cf. par exemple *Bir Firar* (Une évasion), 1933; *Candarma Bekir* (Le gendarme Bekir), 1934; *Kağrı* (Le chariot), 1935; *Sıcak Su* (L'eau chaude), 1936.

⁴⁴ Cf. *Bir Iskandal* (Un scandale), 1932.

berger et ses chiens. La victoire des moutons vient lourdement démontrer que « l'on peut, ici bas, vivre sans berger et sans chiens »⁴⁵.

L'image que donne Sabahattin Ali de la société anatolienne est, on doit le reconnaître, passablement manichéenne. D'un côté les « bons », de l'autre les « mauvais ». D'un côté le menu peuple, de l'autre les fonctionnaires véreux, les gendarmes cupides et fainéants, les notables débauchés, les médecins ignares, etc. Cette vision des choses, qu'on retrouve dans toutes les œuvres de Sabahattin Ali, est précisément ce qui irritait tant ses adversaires. On lui reprochait de dénigrer les « cadres » du pays et de méconnaître le rôle essentiel qui leur revenait dans la lutte contre le sous-développement. Dans la conjoncture de l'époque, son attitude critique à l'égard de l'ordre kémaliste représentait, on doit le souligner, un réel danger pour la Turquie populiste. Le pays venait de traverser une grave crise politique⁴⁶ qui s'était soldée par l'interdiction de tous les partis d'opposition. C'est ce qui explique la sévérité du pouvoir à son égard. Pour le gouvernement d'Ankara, engagé à fond dans la reconstruction nationale, il ne pouvait être question de se contenter d'encaisser les coups. Il lui fallait défendre l'acquis républicain et, partant, réprimer.

Dans les années trente, l'orientation politique représentée par Sabahattin Ali constitue, nous l'avons dit, une tendance nettement minoritaire au sein des lettres turques. Ce sont indéniablement les écrivains populistes qui se taillent la part du lion. Les choses ne commenceront à changer qu'après la fin de la seconde guerre mondiale, avec l'arrivée à maturité d'une nouvelle génération d'hommes de lettres. Les hérétiques — et parmi eux des écrivains illustres comme Kemal Tahir et Yaşar Kemal — seront de plus en plus nombreux. On assistera par ailleurs, dans ces années, à un phénomène curieux. Alors que

⁴⁵ Sabahattin Ali, *Son Hikâyeler* (Les derniers récits), Istanbul, 1966, p. 218.

⁴⁶ En août 1930, Fethi Okyar avait créé un « Parti républicain indépendant » qui devint bientôt le lieu de rencontre de tous les opposants au régime et notamment de la droite anti-républicaine et cléricale. Parallèlement à la fondation de ce parti, il se produisit en province des tentatives de révolte, notamment à Menemen. Le « Parti républicain indépendant » fut interdit dès novembre 1930, en même temps que d'autres partis de moindre importance (le « Parti populaire » d'Adana et le « Partie ouvrier et paysan » d'Édirne).

le kémalisme tendait à devenir, dans la décennie précédente, une idéologie conservatrice, certains jeunes écrivains — Samim Kocagöz, Mahmut Makal, Talip Apaydın et quelques autres — s'emploieront à en donner une lecture subversive.

III. LES PRINCIPAUX CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE VILLAGEOISE DES ANNÉES TRENTE

Un des caractères majeurs de la littérature villageoise en sa période de gestation est qu'il s'agit d'une littérature d'origine urbaine. Nous voulons dire par là que les hommes de lettres qui se penchent à cette époque sur les problèmes ruraux sont non pas des villageois, comme cela sera le cas à partir des années cinquante (avec des écrivains comme Mahmut Makal, Talip Apaydın, Fakir Baykurt, Yaşar Kemal, etc.), mais des citadins qui n'ont de la paysannerie qu'une connaissance indirecte. Certains d'entre eux — Reşat Nuri, Yakup Kadri, Sabahattin Ali, Bekir Sıtkı — ont certes beaucoup voyagé en Anatolie, mais ils n'auront jamais de l'univers villageois cette vision « intime » qui caractérise, par exemple, les œuvres de Mahmut Makal ou celles de Yaşar Kemal.

La question qui se pose est de savoir si les écrits de ces « étrangers » (pour reprendre le terme de Yakup Kadri) constituent néanmoins une approche réaliste et sincère de la société rurale. Notre réponse sera nuancée. Certains écrivains des années trente (le cas le plus typique est celui de Sadri Ertem) ne poursuivent indéniablement qu'un objectif didactique et se contentent d'accumuler dans leurs œuvres des matériaux de seconde main. Mais chez d'autres, la part du « vécu » et de l'authentique est loin d'être négligeable. Un magistrat comme Bekir Sıtkı Kunt, par exemple, qui a croisé une multitude de villageois au cours de sa carrière, nous donne de toute évidence une image très personnelle de la société anatolienne. Citons également le cas de Sabahattin Ali. Ses nouvelles villageoises, presque toujours issues de rencontres faites en prison, témoignent incontestablement d'une familiarité réelle avec les problèmes de la paysannerie turque.

Il est frappant toutefois de constater que l'arsenal thématique des écrivains de cette époque demeure relativement limité. Aucune des

œuvres des années trente ne propose une vision d'ensemble de la société rurale. Les auteurs se contentent d'exploiter un petit nombre de thèmes, toujours les mêmes.

L'accent principal porte sur le manque d'hygiène et la fragilité physique de la paysannerie⁴⁷. C'était, il est vrai, une des grandes préoccupations de l'époque. Certaines maladies — la malaria, le trachome, la tuberculose, les maladies vénériennes — sévissaient de manière endémique. Le retard accumulé dans le domaine sanitaire apparaissait insurmontable. En 1923, le pays ne comptait, pour treize millions d'habitants, que 6000 lits d'hôpitaux⁴⁸. Dès la fin des années vingt, un immense effort⁴⁹ sera entrepris par le gouvernement républicain pour assainir l'univers rural (en quelques années, par exemple, le nombre de médecins et de lits d'hôpitaux doublera; le taux des individus atteints de malaria passera de 40% à 11%). En soulignant la gravité de la situation, les écrivains ne font, d'une certaine manière, que reprendre à leur compte un des principaux chevaux de bataille de la politique sociale des kémalistes.

Autre thème majeur de la littérature villageoise des années trente : l'analphabétisme. Le type du paysan ignorant et « barbare », livré sans défense à toutes sortes de croyances superstitieuses, est présent chez tous les écrivains de l'époque. Et pour cause : à en croire les premières statistiques officielles de la République, la Turquie des années vingt compte 90% d'analphabètes, presque tous massés dans les villages. Le paysan « moderne » — instruit et dynamique — ne fera son apparition dans la littérature villageoise qu'après 1950⁵⁰.

⁴⁷ Nous rencontrons ce thème dès 1890 dans le récit de Nabizade Nazım, *Karabibik*. À l'époque qui nous occupe, plusieurs auteurs reviennent sur la question, notamment Sabahattin Ali et Yakup Kadri. Dans *Yaban*, Yakup Kadri propose une véritable description clinique de la paysannerie turque.

⁴⁸ D'après la notice consacrée à la santé dans *Türkiye Ansiklopedisi, 1923-1973*, Istanbul, 1974, vol. IV, p. 1207.

⁴⁹ Voir à ce sujet notamment J. Deny et R. Marchand, *op. cit.*, p. 254-257.

⁵⁰ Voir, par exemple, le roman *Sarı Traktör* de Kemal Tahir (Istanbul, 1955). Cf. également *Sarı Traktör* (Le tracteur jaune) de Talip Apaydın (Istanbul, 1958). Parmi ces paysans « instruits » figurent notamment de nombreux instituteurs ruraux d'origine paysanne. Cf. à ce propos les « notes villageoises » de Mahmut Makal et les romans de Talip Apaydın et de Fakir Baykurt.

Parmi les grandes préoccupations de l'époque, on doit mentionner encore le problème de l'émancipation féminine. On sait que de nombreuses réformes kémalistes (par exemple, l'adoption du code civil suisse en 1926 et la loi de 1934 accordant aux femmes le droit de vote et d'éligibilité dans les élections nationales) ont eu pour objet d'assurer à la femme anatolienne une place à part entière au sein de la société turque⁵¹. Les hommes de lettres, de leur côté, ont maintes fois dénoncé le despotisme des mâles, menant à travers leurs écrits une propagande active pour l'amélioration de la condition des femmes. Les efforts conjugués de l'intelligentsia et du gouvernement ne tarderont pas à porter certains fruits. Quelques œuvres des années trente⁵² opposent déjà à la femme anatolienne « traditionnelle », entièrement asservie aux caprices de son entourage masculin, un type de femme relativement « émancipée », capable de faire pièce aux diktats de l'autorité patriarcale.

Dans un autre ordre d'idées, signalons un thème cher à Sabahattin Ali (mais repris également par d'autres écrivains) : celui de la violence en milieu rural. C'était là, pour la jeune République turque, un problème d'une extrême gravité. En 1926, les prisons turques avaient accueilli 100.494 détenus, soit près de 1 % de l'ensemble de la population⁵³. La désorganisation de l'appareil étatique dans les années de guerre et l'insuffisance des moyens de répression au lendemain de la proclamation de la République avaient favorisé le développement de la criminalité, notamment dans les campagnes. Le gouvernement républicain aura beaucoup de mal à remonter la pente. Malgré l'évolution satisfaisante des statistiques⁵⁴, la criminalité rurale demeurera, jusqu'à nos jours, un des principaux thèmes de la littérature villageoise.

⁵¹ On trouvera un bon exposé sur la situation des femmes en Turquie dans l'ouvrage de S. Dirks, *La famille musulmane turque*, Paris-La Haye, 1969. Voir également les monographies des sociologues, notamment l'ouvrage de P. Stirling, *Turkish village*, Londres, 1965.

⁵² Cf. notamment le roman de Sabahattin Ali, *Kuyucaklı Yusuf*. Voir également le roman de Sadri Ertem, *Çıkrıklar Durunca* (L'arrêt des navettes), Istanbul, 1960.

⁵³ D'après l'article consacré à la juridiction pénale dans *Türkiye Ansiklopedisi*, 1923-1973, Istanbul, 1974, p. 436.

⁵⁴ En 1935, il n'y avait plus dans les prisons républicaines que 53.583 condamnés. L'accroissement en chiffres absolus que l'on constate en 1955 — 97.564 prisonniers — correspond à une population de près de trois fois supérieure à celle de 1926 (*op. cit.*).

Il convient de souligner enfin l'importance de la place qui revient, dans la thématique de l'époque, à la dénonciation de l'exploitation économique et sociale du menu peuple anatolien par les « koulaks », les usuriers, les notables, les « puissants » de tout ordre. Les écrivains populistes — Yakup Kadri en tête — n'esquivent guère la question. Ils espèrent résoudre les contradictions sociales dans le cadre du réformisme kémaliste. À gauche, on s'en tient bien entendu, de façon plus ou moins explicite, à la théorie de la lutte des classes. Mais c'est évidemment de la même réalité sociale qui parlent les uns et les autres. Orthodoxes et hérétiques ne diffèrent, tout compte fait, que dans leur appréciation des choses : là où les premiers ne voient que des séquelles du passé, les seconds identifient des tares du présent.

Les divers thèmes que nous venons de passer en revue ne sont pas propres à la littérature villageoise des années trente. Ils étaient déjà présents dans les œuvres de la période pré-républicaine. Nous les retrouverons également dans les œuvres d'après 1950. Toutefois on ne peut manquer d'être frappé par l'insistance particulière avec laquelle les écrivains de l'entre-deux-guerres reviennent sur ces thèmes. Cette constante récurrence d'un nombre relativement restreint de sujets constitue un des caractères majeurs de la littérature villageoise de cette époque.

Nous devons mettre l'accent, en dernier lieu, sur un autre trait essentiel des œuvres publiées au lendemain de la révolution kémaliste : l'absence de « héros positif ». Feride, l'institutrice de *Çalkuşu* — le *best-seller* de Reşat Nuri — représente à cet égard un cas tout à fait exceptionnel. En fait, le « héros positif » ne fera son apparition dans la littérature villageoise que beaucoup plus tard, vers 1950. Les écrivains des années trente, Yakup Kadri et Sabahattin Ali notamment, se plaisent au contraire à présenter des personnages passifs, qui n'ont aucune prise sur les événements⁵⁵.

Pourquoi cette absence de « héros positifs » ? Peut-être parce que la société kémaliste n'avait pas encore eu le temps de sécréter des indi-

⁵⁵ L'officier Ahmed Celal, le héros du roman de Yakup Kadri *Yaban*, constitue à cet égard un exemple particulièrement significatif. On retrouve cette même passivité chez de nombreux personnages de Sabahattin Ali. Nous pensons notamment au personnage de Youssouf dans *Kuyucaklı Yusuf*.

vidus susceptibles d'inspirer les écrivains : le héros-type des années cinquante et soixante, l'instituteur villageois, ne sera formé dans les *Instituts ruraux*⁵⁶ qu'à partir de 1940. Peut-être aussi pour des raisons esthétiques. Les hommes de lettres turcs de l'entre-deux-guerres ne semblent pas avoir encore découvert le réalisme «socialiste». Ils pratiquent pour la plupart une sorte de réalisme «romantique» et axent volontiers leurs œuvres sur des personnages angoissés, désarmés, qui subissent leur environnement social sans chercher réellement à le modifier.

Cette absence de «héros positifs» entraîne, il faut le souligner, dans la littérature des années trente, une certaine pénurie de propositions concrètes en ce qui concerne la lutte contre le sous-développement rural. Dans la plupart des cas, les écrivains mettent le doigt sur la plaie, mais se refusent à indiquer une médication précise. Là encore, nous nous trouvons en présence d'une conception très différente de celle des écrivains de la génération suivante. Les «héros positifs» d'après 1950 seront de grands réformateurs qui n'hésiteront pas à révolutionner les campagnes. Certains d'entre eux iront même jusqu'à élaborer — et à appliquer — de véritables «plans» de redressement rural⁵⁷. Cette veine utopiste fait presque entièrement défaut aux auteurs de l'entre-deux-guerres. Il est frappant notamment de constater que le thème de la «réforme agraire», qui sera un des grands chevaux

⁵⁶ Fondés en 1940 par İsmail Hakkı Tonguç, les *Instituts ruraux* (*Köy Enstitüleri*) étaient destinés à la formation d'instituteurs spécialisés dans l'enseignement en milieu rural. Des jeunes gens d'origine villageoise y recevaient un enseignement complexe comportant, outre les disciplines traditionnelles, des cours d'économie agricole et des travaux pratiques consacrés à l'agriculture et à l'artisanat. Grâce à ces instituts, les statistiques de l'instruction primaire connurent à partir de 1943 une évolution très satisfaisante; en quelques années, le nombre des écoles et des instituteurs ruraux tripla. Toutefois, dès 1947 on commença à démanteler l'entreprise de Tonguç car certains hommes politiques y voyaient une tentative de mise en cause des fondements de la société turque. Les instituts ruraux ont suscité une abondante littérature. Nous renvoyons, par exemple, au livre d'Engin Tonguç, *Devrim açısından Köy Enstitüleri ve Tonguç* (Les Instituts villageois et Tonguç dans la perspective de la Révolution), İstanbul, 1970.

⁵⁷ Cf. notamment le roman de Şevket Süreyya Aydemir, *Toprak Uyanırsa* (L'éveil de la terre), İstanbul, 1963 et, dans une tonalité différente, le roman de Fakir Baykurt, *Onuncu Köy* (Le dixième village), İstanbul, 1961.

de bataille des romanciers de la seconde moitié du XX^e siècle, est totalement absent de la littérature villageoise des premières décennies républicaines. On a l'impression qu'il s'agit là d'un sujet tabou. De fait, on sait que l'idée d'une redistribution équitable des terres aura beaucoup de mal à s'imposer en Turquie⁵⁸ et il y a tout lieu de penser que les dirigeants populistes n'ont guère encouragé les écrivains à aborder ce thème délicat.

* * *

Quel était au juste l'objectif poursuivi par les pionniers de la littérature villageoise? Telle est, en définitive, la question essentielle qui se pose. La réponse semble évidente : ils cherchaient principalement à provoquer chez leurs lecteurs une « prise de conscience » afin de les amener, d'une manière ou d'une autre, à « participer » à la lutte contre le sous-développement rural.

Mais quels lecteurs? Les œuvres que nous avons recensées dans les pages précédentes s'adressaient essentiellement, sans conteste, aux élites citadines. Un roman comme *Yaban*, qui se présente comme un pathétique appel à l'Intelligentsia, ne laisse aucun doute à ce sujet. Mais la plupart des auteurs s'efforçaient également de toucher le grand public. C'est ce qui explique l'importance de la place occupée dans la littérature villageoise par des œuvres d'une lecture « facile ». Au lendemain de la révolution kémaliste, la plupart des grands romans anatoliens sont des ouvrages hyper-sentimentaux, qui se déroulent dans une atmosphère de littérature de feuilleton. La tactique s'est, il faut le souligner, avérée payante. Certains romans (par exemple *Yaban* de Yakup Kadri et surtout *Çalikuşu* de Reşat Nuri) ont constitué de véritables best-sellers dont le retentissement et l'in-

⁵⁸ Dès la fin des années vingt, le gouvernement fit voter deux lois ayant pour but la distribution de terres aux paysans démunis et aux émigrés. Ces mesures demeurèrent cependant sans effet. Entre 1923 et 1934, il n'y eut en tout que 711.000 hectares distribués (d'après Ö. L. Barkan, « La loi sur la distribution des terres aux agriculteurs », *İst. Ün. Fak. Mecm.*, oct. 1944-janv. 1945). Ce n'est qu'en 1945 que sera envisagé une véritable réforme agraire. Mais la loi de juin 1945 qui prévoyait l'expropriation des gros propriétaires ne fut que très partiellement appliquée.

fluence ont été considérables. On peut toutefois supposer que les masses rurales, pourtant directement concernées, n'ont pas été atteintes par ces œuvres. La littérature villageoise ne commencera à pénétrer dans les campagnes qu'après 1950, grâce aux instituteurs ruraux⁵⁹ et à la faveur d'un net recul de l'analphabétisme.

Les organes populistes — les revues des *Maisons du Peuple* notamment — ont joué, nous l'avons déjà noté, un rôle essentiel dans la diffusion des romans, des nouvelles, des poèmes à thème rural. Mais les encouragements prodigués par le pouvoir kémaliste l'ont été de façon sélective. Les œuvres «subversives» ont été dans l'ensemble fort mal accueillies. Cette incompatibilité d'humeur entre la littérature villageoise et les autorités dirigeantes ne fera que s'accroître au fil des ans. Au cours des années quarante, les récits concernant la vie rurale se feront de plus en plus rares dans les revues des *Maisons du Peuple*. À partir des années cinquante, c'est généralement contre le pouvoir qu'écriront les écrivains «villageois».

On ne peut guère parler de la littérature villageoise sans s'interroger sur sa valeur littéraire. Le message ne nuit-il pas à l'art? La question vient immédiatement à l'esprit. Disons simplement que des écrivains comme Memduh Şevket Esendal, Yakup Kadri ou Sabahattin Ali — pour ne citer que ces quelques noms — comptent parmi les meilleurs prosateurs de la littérature turque contemporaine. Les œuvres médiocres ne manquent pas assurément. Comme n'importe quelle littérature, la littérature villageoise recèle de nombreux déchets. Mais les quelques chefs-d'œuvre que l'on recense suffisent à racheter les médiocrités de la production courante.

Ceci dit, il importe de souligner que la réussite esthétique n'a jamais constitué aux yeux des écrivains villageois un impératif primordial. Pour eux, il s'est toujours agi, en premier lieu, de témoigner et à travers leurs œuvres, d'agir. Rappelons à cet égard une phrase de Samim Koçagöz, un éminent représentant du courant villageois après 1940 : «Il y a des choses qui passent avant la littérature»⁶⁰.

⁵⁹ Cf. à ce propos les «notes villageoises» de Mahmut Makal. Il ressort du témoignage de Makal que les villageois sont, à partir des années cinquante, de plus en plus nombreux à s'intéresser aux œuvres littéraires qui traitent de leurs problèmes. L'action personnelle des instituteurs a certainement joué, à cet égard, un rôle primordial.

⁶⁰ Cité par Tahir Alangu, *Cumhuriyetten sonra ...*, op. cit., vol. II, p. 334.

Cette phrase pourrait être la devise de tous les écrivains villageois. Ceux-ci ne méprisaient certes pas la littérature. Certains d'entre eux l'ont même superbement servie. Mais ils estimaient sans doute qu'ils ne pouvaient guère se payer le luxe de la gratuité.

SUMMARY

THE ORIGINS OF VILLAGE LITERATURE IN TURKEY

Contrary to what has been written by certain literary critics, the appearing of village themes in Turkish literature is not a recent phenomenon. As a matter of fact, rural under-development began to preoccupy Turkish literary elites already during the last thirty years of the XIXth century. Published in 1890, *Karabibik*, a short novel by Nabizade Nazım appears as one of the earliest prototypes of "village literature". In the first decade of the XXth century, with the flourishing of "Turkism", we will witness the multiplication of populist writings devoted to the problems of common people of towns and countryside. Periodicals such as *Türk Yurdu* (The Turkish Fatherland), *Halka Doğru* (Towards the People) or *Türk Sözü* (The Turkish Word) will reserve an important space to rural matters. Nevertheless, the political conjuncture was not favourable to a real development of "village literature". Invited by the authorities to co-operate to militarist propaganda, the writers' primary task during the agony years of the Ottoman Empire was to "restore the moral" of the nation and consequently "rural miserabilism" was completely out of tune. It is only after the proclamation of the Republic that the rural current will experience a decisive "take off" in the stride of great kemalist reforms. This start will be made manifest in the various organs published throughout the country by the *People's Houses*. Parallely to this prolific official literature, we will witness a progressive development of a subversive tendency, at first rather inconsistent but strengthened with time. As from the fifties, "village novelists", as a general rule, will write *against* the authority.

TÜRKİYE ŞOSYAL TÜRSTAV
TARİH ARAŞTIRMA VAKFI

Imprimerie Orientaliste, s.p.r.l., Louvain (Belgique)